

Trop consommer nuit à la santé.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, 2 petites phrases en guise de préambule.

Donnez-lui toutes les satisfactions économiques de façon qu'il n'ait plus rien à faire qu'à dormir, avaler des brioches et se mettre en peine de prolonger l'histoire universelle, comblez-le de tous les biens de la terre et plongez le dans le bonheur jusqu'à la racine des cheveux, de petites bulles crèveront à la surface du bonheur, comme sur de l'eau.

Dostoïevski.

L'homme ne vit pas seulement de pain, il lui faut aussi des roses.

Marx.

Pour en revenir au titre. . . en fait, j'ai été pressé d'en trouver un pour pouvoir écrire sur le programme et il ne m'est rien venu de mieux que celui-ci. Maintenant me voilà contraint de m'y conformer.

Pour ce faire j'ai décomposé cette intervention en plusieurs parties :

Une introduction

Un chapitre, que j'ai intitulé : « Misères et grandeurs de la consommation »

Un autre, qui s'appelle : « Et l'Homme dans tout ça »

Un dernier intitulé : « Pour boucler la boucle », avant de Conclure.

Alors, pourquoi ce titre, pourquoi cette assertion ? De plus, quel rapport avec le thème de cette journée, à savoir : Société de Consommation et usages de drogues ?

L'idée de parler de ça a pris naissance en plusieurs « endroits » : Le premier c'est cette impression que le toxicomane est comme une caricature, en quelque sorte, de l'homo consumerus que nous sommes. Le deuxième c'est la lecture que je faisais, un jour, d'un journal qui disait que la communauté européenne c'était < n > millions de consommateurs, pas hommes, femmes, citoyens, électeurs, que sais je encore, non, consommateurs. Le troisième, je le dois à Michel Hautefeuille qui répondait à la question : « comment expliquer l'augmentation du nombre d'usagers de SPA ? » en disant qu'on ne pouvait pas délier cette question d'un mouvement plus global, de consommation de toutes les autres choses et objets.

Comme disait l'autre : « tout augmente » et comme disait un autre Michel, Blanc cette fois ci, non qu'Hautefeuille soit noir, Blanc, c'est le nom de Michel, Michel Blanc qui disait donc, j'y viens, : « avec l'augmentation de la recrudescence »...

Bref c'est à partir de ces trois « moments » que m'est venue l'envie de regarder d'un peu plus près ce qu'il en est des rapports entre les consommations, de drogues et d'autres choses, dans une société dite de consommation.

Quels liens y a-t-il donc entre consommation de drogues et Société de Consommation ?

Repartons si vous le voulez bien de ce que disait Claude Olievenstein de la toxicomanie : la rencontre entre une personne, un produit et un moment socio culturel.

Cela signifie qu'on ne peut pas penser l'usage de drogue en dehors du moment où il se passe. En d'autres termes, prendre des drogues aujourd'hui, ça n'est pas la même chose qu'il y a 20, 50 ou 100 ans, que l'usage de drogues aujourd'hui a une autre forme, un autre visage, une autre signification que dans le passé. Le moment social, le contexte détermine, influence l'attitude individuelle.

Quand on se penche sur l'histoire des drogues on voit bien que la forme de l'usage diffère en fonction des époques. Les Chinois, traditionnellement utilisateurs d'opium, basculent dans la toxicomanie de masse après les guerres de l'opium et le bouleversement de leurs valeurs culturelles. L'utilisation d'alcool, d'éther, d'opiacés, s'envole dans l'Europe occidentale au moment de l'industrialisation et du passage d'une société rurale à une société urbaine.

Sami Ali décrit très bien comment, au Maroc, le Haschich utilisé dans un contexte stable, par des personnes ancrées dans un environnement affectif, social, religieux qui leur offre des repères, une place et une reconnaissance, ne génère aucun problème, alors que ce même produit, utilisé par des paysans déracinés, vivant dans les villes, loin de leurs ancrages et repères traditionnels en conduit un grand nombre en institution psychiatrique pour cause de troubles de nature psychotique.

Plus près de nous, il est facile de faire le constat de l'évolution de la nature des usages de drogues. Si on prend l'exemple des publics que nous recevons dans les structures spécialisées, constat qui peut aussi être fait par les médecins et les travailleurs sociaux, force est de constater que ces publics ont changé, que nous n'accueillons plus les mêmes personnes, que la façon dont ces personnes « se droguent », n'est plus la même.

En effet, là où nous recevons des « drogués », et j'emploie ce terme à dessein, qui entraient en toxicomanie pour « construire » un monde meilleur, ou pour changer un monde qui ne leur convenait pas, ne riez pas, c'est ce que disaient ceux qui prenaient des drogues dans les années 70 et au début des années 80, suivant en ce sens un mouvement qui a commencé dans les années 60 pour se terminer au milieu des années 70, nous nous sommes mis à accueillir des jeunes (et moins jeunes) gens qui ne se préoccupaient plus tellement de changer le monde, mais qui se droguaient parce ce monde ne leur réservait pas de place. Ils ne voulaient plus le changer, ils voulaient juste en faire partie.

On voit donc, dans ces quelques lignes, comment un produit, qui pourtant est

toujours le même, peut être utilisé différemment par un sujet, en fonction de l'environnement dans lequel celui-ci se trouve. Et ce qui est vrai pour le moment socio-culturel l'est aussi pour le moment de la vie du sujet où intervient, en tout cas où commence, l'usage de drogues, à savoir, le plus souvent, l'adolescence.

La toxicomanie s'inscrit donc comme la résultante de plusieurs facteurs : un produit, aujourd'hui on dit une substance psycho active, une personne, qu'on peut aussi appeler un sujet, histoire de corser l'affaire, le moment de la vie du sujet où se situe l'usage de drogue et le moment social dans lequel ce sujet évolue.

Je ne dirais rien ou presque du produit. Je m'attacherais plus à travailler le contexte, l'environnement, le social ou le sociétal pour dire plus pompeusement, en bref je vais tenter d'éclairer les liens qui existent entre notre société dite de consommation et la, ou plutôt les, consommations de drogues.

Permettez—moi d'ouvrir une première parenthèse, ça ne sera pas la dernière, habituellement j'en ouvre tellement que j'en oublie si je suis dedans ou dehors, des parenthèses, alors si je vous demande où j'en suis, ne vous étonnez pas, c'est aussi un test pour savoir si vous suivez.

La parenthèse donc, juste pour évoquer le nom, la façon dont on appelle les « drogués »...c'est le terme que j'ai utilisé le plus souvent jusqu'alors et, bien entendu il est faux, ça n'est plus comme cela qu'on dit et c'est là, non une évolution des sujets eux-mêmes, mais bien du contexte social et culturel dans lequel nous évoluons et des représentations de la question des drogues qui elles aussi ont changé. En effet, après avoir parlé de « drogués », on a utilisé le mot « toxicomanes » puis celui de pharmacodépendants et aujourd'hui, c'est parfois usagers de drogues, parfois « addicts », introduisant ainsi quelques nuances visant plusieurs buts, entre autres de tenir compte des autres produits que les opiacés illicites, notamment l'alcool et le tabac et on le verra plus tard des « choses » qu'on avait pas l'habitude de traiter, mais aussi de débarrasser les usagers de drogues de ces représentations négatives que l'on associe souvent à la toxicomanie.

Cette parenthèse pourrait paraître loin de notre propos et pourtant il n'en est rien, puisque la loi de janvier 2002 qui encadre dorénavant les établissements médico-sociaux, fait de nos patients, les usagers de nos services. Ça me rappelle les propos d'un collègue messin, le Dr Claude Jacob qui quelque peu irrité par le débat : a t on affaire à des toxicomanes ou à des usagers de drogues ? répondait : « maintenant je n'appellerais plus mon chat chat, mais usager de Kit & Kat ».

Cela ne me semble pas si anodin que ça d'être en relation, aujourd'hui, avec des gens, quel que soit ce qui les conduit jusqu'à nous, qui usent de nos services... et qui parfois nous usent aussi, mais de cela je crois que nous parlerons dans un des ateliers de l'après-midi. Je souhaitais juste introduire cette notion « d'utilitarisme », qui nous fait nous sentir dans une drôle de position, face à quelqu'un qui nous utilise, nous ou le service dans lequel nous travaillons, qui nous utilise disais-je, ou qui nous donne l'impression qu'il nous utilise, plus qu'il nous demande de l'aide. Nous y reviendrons.

Normalement j'en ai terminé de cette parenthèse.

Venons en maintenant à ce qui caractérise notre société. Qu'est ce qui en fait la particularité ? On y consomme, on y consomme beaucoup. *La circulation, l'achat, la vente, l'appropriation de biens et d'objets constituent aujourd'hui notre langage, notre code, celui par où la société communique et se parle.* La consommation est un baromètre, qui étalonne même la santé de notre société. Plus on y consomme, meilleure est notre santé, si on ne consomme pas, on est « morose », c'est en tout cas comme ça que c'est dit... Il n'est pas besoin d'être sociologue ou psychologue pour se demander s'il existe un vrai lien entre consommer et être en bonne santé.

Je ne devrais pas vous dire ça, c'est un peu personnel, mais quand je suis en vacances, loin de toute tentation et que je n'achète rien que ce dont j'ai besoin pour manger, et bien je ne me sens pas si mal que ça, pas morose pour 2 sous. Bien sûr je suis en vacances, ça n'est pas difficile dans ces conditions d'aller bien. Mais alors, ça voudrait dire que si on n'est pas en vacances on a de bonnes raisons d'aller moins bien et que si on consomme, ça fait du bien. Ça voudrait donc dire, que consommer ça permet d'aller moins mal. Alors là, c'est autre chose, ça voudrait donc dire que l'on ne consomme pas parce qu'on a besoin de quelque chose, mais pour une autre raison, parce que ça fait du bien ... aussi. Ça, c'est un constat que tout le monde peut faire. Mais ça ne suffit pas pour faire une intervention comme celle que vous attendez de moi, ça peut en constituer le début, mais pas tout...aussi, pour m'aider, j'ai été voir du côté de la sociologie, de la psychanalyse, j'ai puisé dans mon expérience personnelle, celle de consommateur, parfois excessif parfois abstinent (tiens les mêmes termes que dans le champ des addictions), mais aussi professionnelle, de psychologue auprès de personnes qui prennent trop, qui abusent.

C'est à Jean Baudrillard, à Robert Rochefort et à Charles Melman, respectivement sociologue, Directeur du CREDOC (qui analyse les modes de vie) et psychanalyste, que je m'en référerais, tout au long de cette intervention. Je les remercie (ils n'en savent rien) de leur aide.

Alors, la consommation, sa grandeur et ses misères.

Jean Baudrillard en a donné une critique assez radicale dans les années 70. Une critique, mais également quelques clés de compréhension qui plus de 30 ans après, alors que se sont éloignées de nous les utopies de 68, résonnent de façon particulière, mais n'en sont pas moins intéressantes

Selon lui la consommation c'est une façon pour l'homme d'être en relation. Consommer, au-delà de l'acte d'acheter, est un mode de relation aux objets, mis aussi aux autres et au monde, sur lequel se fonde notre système culturel et qui constitue la morale de notre époque.

Dans notre société d'opulence, qui s'équilibre sur la consommation et sa dénonciation, les hommes sont plus entourés d'objets que d'autres hommes et ils « fréquentent » plus objets et messages que leurs semblables. Ces objets qui sont les signes de notre puissance et de notre abondance, non seulement ont pris le pas sur les hommes,

mais ils génèrent et soulignent notre absence les uns aux autres. La consommation saisit toute notre vie, et toutes les activités s'enchaînent à la recherche des satisfactions.

Par ailleurs, les bienfaits de la consommation ne sont pas vécus comme résultant d'un effort, d'un travail, mais comme un miracle. De ce fait les nouvelles générations héritent de biens, mais aussi d'un droit naturel à l'abondance, dispensé par une instance bénéfique et qui se manifeste par la croissance, le progrès, la technique...

Toutefois, les progrès de l'abondance, bien que de plus en plus nombreux provoquent en contrepartie des nuisances toujours plus graves. De fait, nombre d'activités de production et de consommation ne sont que des palliatifs aux nuisances générées par la croissance. Parmi ces nuisances, il y a ce que Baudrillard appelle le sentiment d'insécurité (pas celui de TF1). Cette insécurité provient du fait que la croissance rapide génère des tensions inflationnistes (le « toujours plus ») et que de ce fait un nombre non négligeable de nos contemporains ne sont plus en mesure de suivre le rythme. Ils deviennent des laissés pour compte. Ceux qui restent dans la course n'y restent qu'au prix d'efforts qui les laissent diminués.

Pour les uns comme pour les autres, la société redistribue une partie de ce qu'elle produit au profit d'investissements (éducation, recherche, santé...) définis avant tout pour servir la croissance. (Exemple de la pub pour Coke).

Cette dynamique de la croissance et de l'abondance est circulaire, elle tourne sur elle-même et de plus en plus le système s'épuise dans sa reproduction.

Cette spirale de production et d'inflation, du toujours plus, conduit au gaspillage. Toutefois, il semble que toutes les sociétés aient toujours gaspillé (Baudrillard parle de la prodigalité des sociétés primitives), consommé au-delà du strict nécessaire, tout simplement parce que c'est dans le superflu qu'on se sent vivre.

Réfléchir à la consommation, c'est se demander si les êtres s'organisent en fonction de leur survie (ce dont ils ont besoin pour rester vivants) ou en fonction du sens, individuel ou collectif, qu'ils donnent à leur vie. Où cette valeur d'être va-t-elle se nicher ? L'abondance en est-elle la condition ? Si tel est le cas, l'abondance ne prend-elle pas sens dans le gaspillage ? Qu'il y en ait assez ne suffit pas, il faut qu'il y en ait trop. Il faut que se manifeste la différence entre le nécessaire et le superflu. C'est à ça que sert le gaspillage et c'est pour ça que, d'après Baudrillard, il est illusoire de vouloir l'éliminer.

Nous y reviendrons, mais en posant la question juste au-dessus, on entre subrepticement dans le discours sur les besoins. Ce discours repose, même si ça n'est pas une exclusive sur « la propension naturelle au bonheur ».

Ce que chacun de nous peut constater, c'est que le bonheur doit être visible, mesurable. Est-ce une qualité intrinsèque au bonheur, je ne saurais le dire, mais force est de constater autour de nous une certaine propension à l'affichage des signes extérieurs de richesse et de réussite.

Tocqueville voyait dans le « bien être », une sorte de résorption des inégalités sociales, une égalisation des destins, et Baudrillard de postuler l'existence d'un transfert de l'égalité réelle, celles des chances, des responsabilités, du statut, vers une égalité devant les signes de la réussite sociale et du bonheur. C'est ce qu'il appelle *la démocratie par le standing*, faute d'une autre égalité introuvable, inexistante.

Toutefois, il y a une inégalité devant les objets, tout le monde ne peut pas tout avoir. Ainsi ça n'est que quand il n'y en a plus pour tout le monde qu'apparaît le droit à quelque chose (Travail, santé, logement...)

En fait la possession d'objets, de biens, de signes visibles de réussite ou de bonheur viendrait compenser une inégalité statutaire. En effet, selon Baudrillard, il y a le statut de la grâce et celui des œuvres. Il y a ceux qui ont l'une et ceux qui ont l'autre. Le premier statut étant survalorisé par rapport au second, ceux qui n'ont pas la grâce s'épuisent à poursuivre ceux qui l'ont (à savoir ceux qui ont le pouvoir et la culture) sans jamais pouvoir les rattraper. C'est dans cette quête que l'on s'épuise, dans l'accumulation de preuves par l'objet, sans que jamais cela ne permette d'atteindre au statut par la grâce. De ce fait les objets ont une valeur autre que leur valeur propre, ce sont des signes d'affiliation et d'appartenance à un groupe, ou bien de différenciation. Cette contrainte d'appartenance ou de différenciation est vécue comme une liberté et c'est cette nécessité de ressembler ou d'être différent qui rend le processus de la consommation illimitée.

Pour Baudrillard, l'accélération de la logique consummatrice ne s'explique que si on abandonne la logique de la satisfaction au profit d'une logique de l'appartenance ou de la différenciation. En fait la satisfaction des besoins artificiels masque la non-satisfaction des besoins essentiels (la télévision à la place de l'instruction). On consomme quelque chose parce que manque une autre chose, plus fondamentale.

D'où cette idée que le monde des objets est un monde où Ton parle de quelque chose d'autre que ce que l'on dit (ça me rappelle quelque chose). Cette « faite d'un objet à l'autre », c'est la signification d'un désir insatiable. Le besoin de l'objet étant un besoin d'appartenance ou de différenciation, il ne peut jamais être totalement accompli, donc il ne peut y avoir de satisfaction totale.

Par ailleurs, et c'est là une critique plus politique, le système produit des objets, mais il produit également les besoins qui vont avec. Si on est d'accord avec cette lecture, on considère le besoin, non plus comme une relation entre un individu et un objet mais comme un élément du système. De ce fait, consommer n'aurait rien à voir avec la satisfaction, la jouissance, mais serait bel et bien à inscrire dans une logique économique, une logique de production dont le processus serait production, besoin, consommation, production, besoin, consommation, production.....

Notre société, et nous en reparlerons, promeut la jouissance, le plaisir, c'est un devoir que d'être heureux, une injonction, il faut s'amuser « Fun morality » dit Baudrillard.

Ainsi la consommation n'est pas uniquement

- une pratique fonctionnelle des objets,
- une fonction de prestige individuelle et de groupe, c'est aussi un système de

communication et d'échanges, un LANGAGE.

La consommation peut se substituer à toutes les idéologies. Elle peut assumer à elle seule l'intégration de toute une société, ceci incluant la culture, les objets culturels dont au final, le contenu devient secondaire. Ce faisant le culturel devient objet de consommation,

substituable à d'autres objets. Il en est de même du social, du médical. Il y a aujourd'hui des objets de santé. Il n'est qu'à voir la demande de médicaments, de consultations médicales, de sollicitude, comme le dit Baudrillard. Le médecin, le médicament y ont perdu leur valeur spécifique, ils sont remplaçables par, et c'est là que ça nous intéresse, l'alcool, le shopping, la collectionnée, les drogues, le jeu, le travail... n'importe quel autre réducteur d'angoisse. Le médecin est consommé comme n'importe quel autre signe.

Tout ce qui se consomme n'est jamais un produit pur et simple. Rien n'est purement et simplement acheté, consommé. Les objets servent et surtout ils nous servent. Nous sommes aujourd'hui dans une société de services.

Cette société de sollicitude et d'abondance engendre un certain type de violence qui est radicalement différente de celle engendrée par la pauvreté, la pénurie, c'est la violence de la négativité du désir qui est occulté, censuré par l'absolue positivité du besoin.

Dans le chapitre précédent, il a été question de satisfactions, de besoins, de plaisirs, de désir aussi et de la confusion entre ces registres qui naissent, intentionnalité ou non, du processus consommatoire.

C'est grâce à la lecture de Charles Melman qui convoque dans son ouvrage, à la fois Freud et Lacan que je m'aventure dans ce chapitre qui s'appelle, je nous le rappelle : « **et l'homme dans tout ça** ».

Melman, qui est psychanalyste, fait le constat que nombre de ceux qui viennent le consulter, le font pour évoquer, se plaindre, du trop, de l'excès, de ce qu'il appelle la jouissance, avec cette question corollaire : « pourquoi renoncer à la jouissance permanente ? »

L'évolution du monde oblige à réinterroger les règles, les certitudes d'hier et selon Melman, d'autres aussi, les sujets éprouvent des difficultés à trouver des balises. Il y a cohérence entre une économie libérale débridée et une subjectivité qui se croit libérée de toute dette envers la génération précédente en produisant un sujet qui croit pouvoir se débarrasser du passé.

Nous sommes passés d'une société fondée sur le refoulement des désirs à une autre qui en recommande la libre expression.

Melman postule l'émergence d'une *nouvelle économie psychique* qui : « exhibe la jouissance ». Cette nouvelle économie psychique est née de la fin des idéologies et de la désaffection des croyances religieuses, du « vide du ciel » dit Melman, donc du fait que les individus ont à se déterminer, collectivement et individuellement, par eux-mêmes.

Au XIXe siècle la psychanalyse mettait en lumière que notre rapport au monde et à nous-même, se mettaient en place, à partir du manque d'un objet. Ce manque, cette perte, instituant une limite, cette limite instituant le désir, le père, exemple du franchissement autorise de cette limite, étant l'agent de cette opération.

Aujourd'hui, cette figure du père est de plus en plus malmenée, dévalorisée, châtrée nous dit Melman qui voit dans les explosions nationalistes et religieuses une sorte de vocation des fils à remettre en place cette figure du père, sous une forme consistante, celle

du vrai père, costaud, qui ne se laisse pas faire...

La fonction du père, c'est de priver l'enfant de la mère pour l'introduire aux lois de l'échange. C'est cette opération qui prépare l'enfant à la vie sociale et à l'échange généralisé, que ce soit de l'amour ou du travail. Le père n'ayant plus d'autorité, comment alors s'instaure le désir ?

Qu'en est-il de la division du sujet consécutive de cette « intervention paternelle », qu'en est-il de cette division qui est la condition/le lieu de l'interrogation sur soi-même, de la pensée ?

La prolifération des objets de satisfaction, allié à cette défection de la fonction paternelle a conduit au fait que le désir s'entretient par l'envie, l'envie que provoque la possession par l'autre des signes qui marquent la jouissance : les objets. On est plus dans une construction du sujet par le manque, mais bel et bien à partir d'un avoir. On est passé du : « je suis parce que je n'ai pas », à un, « j'ai, donc je suis. »

Ce processus économique, dont Melman dit qu'il est dicté par le projet de créer des populations de consommateurs avides de jouissance parfaite et sans limites, génère un état d'addiction à l'endroit de l'impératif de satisfaction et des objets susceptibles de la procurer.

Parmi ces objets figure en bonne place ceux du confort. Or il se trouve que confort et désir ne font pas bon ménage, car le confort protège de la rencontre avec l'autre. C'est l'inconfort qui est source du désir, l'inconfort qui veut dire qu'il n'y a pas tout ce qu'il faut.

La promotion moderne du confort semble être une défense contre le désir, car c'est lui qui dérange, qui oblige à travailler, à chercher, à courir, à aller vers l'autre et à parler, parole qui se trouve instaurer une différence, une dissymétrie. Le simple fait de parler crée entre les interlocuteurs, deux positions d'où il faut se faire reconnaître par l'autre. Quand on parle, on n'est pas pareil, on n'est pas égaux. Parler à l'autre c'est aussi être là, et cette présence à la relation à l'autre, le sujet la doit à cette division nous nous parlions, il y un instant, qui lui permet de se reconnaître et de reconnaître l'autre, de lui reconnaître une place et d'accepter la dépendance dans laquelle il est de l'autre.

On rencontre de plus en plus souvent, notamment chez les adolescents, l'absence de cette dimension subjective de l'altérité. Face à cette « absence du sujet », c'est donc le « collectif » qui devient l'interlocuteur, qui est responsable du parcours et du destin. C'est donc cette « collectivité » ou celui qui la représente qui doit réparation de ce qui manque. C'est cette « absence du sujet » qui fait naître la violence et de plus en plus on constate, l'existence et les conséquences de cette non reconnaissance du sujet.

Notre société s'emploie à gommer le sujet, à gommer les différences notamment en abolissant le silence, silence de l'autre, qui est devenu insupportable. Chaque question appelle réponse.

La nécessité sociale, le travail, les devoirs familiaux font qu'il faut toujours être-là, présent, sur la brèche, sans absence, sans silence. L'impératif est à la satisfaction totale et absolue, sans faille et sans défaut, qui est devenue un droit.

« *Le progrès ne vaut que s'il est partagé par tous* », dit un slogan, les jouissances ont été égalisées.

Comme nous l'avons vu, c'est l'objet de la jouissance qui oriente l'existence du

sujet. Or cet objet n'est plus manquant, il existe dans la réalité, il est même pléthorique.

Le système de production de ces objets, nous l'avons vu avec Baudrillard et Rochefort, celui du libre-échange et du libéralisme, s'il constitue un certain progrès, en transformant le système basé sur l'échange en tant que pacte de solidarité en un autre, basé sur la concurrence et le conflit, a modifié les positions subjectives de ceux qui y participent. Cela a généré des mutations du rapport aux semblables, dans lequel la solidarité disparaît au profit de la concurrence donc de l'agressivité.

Dans cette société capitaliste, le sujet court sans cesse après cette reconnaissance, qu'il cherche et trouve, dans les marques d'une identité qui ne vaut plus que dans le regard de l'autre.

C'est moins la singularité qui prime que l'identification collective dans laquelle le sujet peut se dissoudre. À tourner sans cesse autour des objets le sujet est devenu objet lui-même.

Au final, on peut se demander si face à cette injonction à réussir, à tout connaître sur soi, comme disait Baudrillard, l'inconscient n'est pas le dernier lieu qui fournit au sujet un abri, un retrait, la possibilité de jeter un regard sur sa vie.

Nous venons de le voir, un certain nombre d'évolutions, fondamentales, ont modifié radicalement le rapport de l'Homme à lui-même, à ses semblables et au monde. Il a quelques fois été question de drogues, d'addictions dans les « chapitres » précédents. C'est donc dans ce dernier paragraphe que j'essayerais de « **boucler la boucle** ». Pour ce faire je vais m'appuyer sur le texte suivant que je vais vous lire tel que je l'ai trouvé.

Ça s'appelle « Témoignage d'une surconsommatrice ».

Etre une surconsommatrice, c'est être l'alouette du miroir aux alouettes, c'est croire à un mirage... celui du bonheur éphémère par la consommation. C'est également croire qu'un beau vêtement, une belle voiture, par le statut social que représentent ces objets, vont nous rendre belle et désirable parce que, fondamentalement, on est convaincu de sa propre inexistence. Les objets possédés qui nous entourent sont les seuls témoignages de notre valeur intrinsèque.

Etre surconsommatrice c'est, par exemple, toujours trouver la robe achetée plus belle sur d'autres, c'est toujours penser qu'il y a mieux ailleurs et qu'on a jamais assez. C'est être la proie des marchands de rêve, des vendeurs de gadgets à la mode qui proposent mer et monde aux crédules qui s'en remettent toujours aux autres pour régler leurs problèmes. Les objets, comme l'alcool pour l'alcoolique et la graisse pour l'obèse, font écran entre le mur des émotions et la réalité à fuir.

Ce qui m'a toujours semblé bizarre, c'est à quel point je perds mon sens critique lorsque je vis des épisodes de surconsommation. J'en suis même arrivée à douter de mon intelligence!

Depuis l'âge de 15 ans, j'ai toujours flambé l'argent comme s'il n'était pas nécessaire d'accumuler. Je me laissais souvent influencer de façon tellement naïve par des charlatans, des vendeurs de chimères, et je me demandais, a posteriori, comment j'avais pu me laisser faire ! Je me disais à cette époque: « À quoi bon ramasser de l'argent, on peut mourir demain », et me fallait tout, tout de suite, d'où l'attrait du crédit.

Achetez maintenant, payez plus tard

Vingt ans plus tard, mon argent s'est volatilisé en futilités, toujours dans cette quête d'idéal. Un idéal à toucher le plus vite possible, poussée par cette angoisse de mort qui colore tout en urgence.

Il y a dans ce comportement, un désir de perfection devant un corps et une vie qui ne nous satisfont pas toujours. Ce sentiment profond d'incompétence qui nous donne l'impression de ne pas toujours être à la hauteur, nous pousse à la compensation fugace, rapide, qui ne dure que le temps d'un rêve, celui passé dans ces temples de la consommation que sont les magasins où un sauveur nous vend une image qui nous plaît.

De retour à la maison, notre vie n'a pas changé, notre corps non plus, notre univers ne nous plaît toujours pas, mais les dettes et les paiements sur les cartes de crédit s'accumulent par contre.

S'attaquer au problème de la surconsommation, c'est travailler sur l'ensemble de ses comportements, chercher à identifier ce qui nous rend si insatisfait pour chercher à compenser autant. C'est aussi apprendre à vivre davantage le moment présent en s'aimant avant tout comme personne. Comme se sont des comportements qui sont depuis longtemps intégrés, le chemin de la guérison est long. J'ai appris que je suis imparfaite, que j'ai le droit à l'erreur et qu'aucun vêtement, petit pot de crème ou parfum ne m'apportera le bonheur.

Il n'est pas question de drogues dans ce témoignage et pourtant, il décrit parfaitement ce que pourrait dire un toxicomane de son addiction. L'achat excessif remplace ici la prise de produit, mais les mots sont les mêmes et l'impression qui se dégage de ce texte est identique à ce que l'on pourrait ressentir en écoutant celui d'un usager de drogues.

Au moment de la réalisation des achats, la personne éprouve une véritable ivresse,

un frisson d'angoisse et déplaisir. Les dépenses répondent à des pulsions et non à des besoins. D'ailleurs ni le bien en soi, ni la possession ne comptent. C'est le fait de dépenser qui est important. Le manque affectif et le vide existentiel expliquent le recours à cette assuétude, comme aux autres d'ailleurs. La personne manque d'objets positifs, a une mauvaise image d'elle et compense son vide intérieur par un avoir, un paraître. L'achat est aussi un moyen de faire face à la tristesse, à une anxiété, à un mal être. Dépenser permet de réduire (faussement) la détresse psychologique. L'intolérance à la frustration, à la douleur et à la susceptibilité face à l'ennui sont souvent présents.

Ainsi s'exprime le Dr Raucy qui dirige, en Belgique, une structure spécialisée dans le traitement de ces acheteurs pathologiques.

Au début du XXe siècle, dans *Malaise dans la Civilisation*, Sigmund Freud désignait le stupéfiant, le « briseur de soucis » selon son expression, comme la façon la plus efficace que l'Homme avait trouvé pour échapper à sa condition.

Moins d'un siècle plus tard, on peut voir de plus en plus de nos contemporains tenter d'échapper à leur condition en s'adonnant non pas à Opium ou en étant Addict à Dior, ainsi que nous y invitent de très charmantes jeunes femmes, mais aux achats, aux achats pathologiques.

Là où certains font des overdoses d'autres souffrent d'endettement chronique à tel point, nous venons de le voir, qu'existent, des « soins spécialisés » pour ces accros de la dépense.

Il y a entre ces deux « conduites » une similitude, une ressemblance. Elles sont toutes deux une tentative pour que le sujet s'éclipse et s'échappe à lui même et à la nécessaire relation à l'autre, à la dimension subjective qu'elle appelle et à l'incomplétude qu'elle convoque, une tentative pour se démettre de la dépendance à l'autre et continuer de croire en sa toute puissance et en l'illusion de n'avoir besoin de personne et ne n'être soumis à rien.

Le lien entre consommation d'objets et consommation de drogues est là, dans ce mouvement qui voit certains d'entre nous insatisfaits de leur rapport au monde, aux autres et à eux même tenter d'y échapper en mettant entre eux et, c'est difficile à décrire, mais je dirais, eux mêmes « quelque chose ».. le meilleur exemple qui me vienne est celui ci : un jeune toxicomane me disait un jour ; « *quand je me regarde dans la glace, je vois RIEN. Quand je descends à Thubaneau (à l'époque on pouvait s'y approvisionner en héroïne), je suis un junkie, et je préfère être unjunkie que RIEN* ».

Ce jeune homme mettait entre ce qu'il était et ce qu'il pensait être, la drogue, la toxicomanie afin d'échapper à la souffrance d'être RIEN.

Le témoignage de surconsommation que je vous ai lu le dit très bien, avoir permet de compenser ce qu'on n'est pas.. .comme prendre des drogues. L'une comme l'autre entretiennent une illusion et mettent à distance une douleur, c'est là leur fonction commune.

J'aurais aimé, en guise de conclusion introduire de façon plus argumentée la notion de tempérance, un philosophe Belge qui s'appelle Olivier Ralet parle des « arts de

consommation », qui me semble pourrait être la voie, la réponse, entre le besoin, l'envie de consommer, le désir que ça traduit et les excès et autres abus dont nous venons de parler, mais le temps manque et je me demande avec Charles Melman s'il est possible de s'opposer à l'impératif de satisfaction et de jouissance accomplis sans passer pour horriblement rétrograde.

Je vous remercie de votre attention.

Jean Jacques Santucci.